Juan Antonio Vives Aguilella

Mère de la Douleur, Mère de l'Amour

2e édition

Religieux Tertiaires Capucins
Madrid 2007

DÉDICACE :

À la Fondation universitaire Luis Amigó de Medellin (Colombie) -et en particulier à son recteur, le père Marino Martínez Pérez- en remerciement pour le détail que vous avez eu avec moi en m'accordant le doctorat "Honoris Causa" en pédagogie.

Peinture de la Vierge des Douleurs que la tradition amigonienne a pris comme propre à partir de 1889.

(*L'huile qui apparaît ici a présidé pendant de nombreuses années la partie basse du retable du maître-autel de l'église des Tertiaires Capucins à Godella*).

Préface

La seule prétention de cette petite oeuvre qui atteint maintenant sa seconde édition[1], et a déjà mérité la triste récompense d'être plagié[2] –est celle de partager avec les lecteurs la richesse spirituelle et pédagogique à la fois– qui a supposé pour l'identité amigonienne la présence constante de Marie, assumée en particulier à travers sa dimension douloureuse.

En parlant en amigonien, la *spiritualité* se transforme naturellement dans une *pédagogie* qui trouve chez le jeune en difficulté son principal sujet de action.

C'est pourquoi la foi en un *Dieu Père* devient "sacrement" chez les amigoniens dans l'"adoration" de l'homme, du *jeune homme en difficulté*, auquel il faut contribuer à "recréer", lui permettant de *se sentir aimé*, grâce à une éducation qui lui témoigne l'amour individualisé, personnifié, avec lequel le *Créateur* l'a aimé dans son origine et l'aime toujours dans la dynamique de la vie quotidienne.

C'est pourquoi, aussi, la Christologie –centrée et assimilée dans son intégralité sur la figure du Bon Pasteur– est pour les amigoniens un compendium d'action pédagogique que les Constitutions elles-mêmes reprennent ainsi : *Notre mission nous constituent des témoins et des instruments de l'amour du Christ pour les jeunes et nous exige d'incarner les attitudes du Bon Pasteur, qui connaît les brebis, qui marche devant elles, cherche celles qui se perdent, partage leurs joies et leurs peines, apprend par expérience la science du cœur humain, et donne la vie pour toutes*. La meilleure adoration, donc, qu'un *disciple de Luis Amigó* peut faire du "Mystère du Christ" est celle d'assimiler et d'exprimer ses sentiments devant la brebis qui a besoin d'être recherchée et retrouvée.

Et c'est pourquoi, enfin, la *Mariologie* elle-même, assimilée et vécue à côté de la figure de la *Mère des Douleurs*, constitue pour les amigoniens un recueil plus d'action pédagogique, en tant que reflet –de son *identité féminine* et de sa *vocation de Mère*– des sentiments mêmes du Bon Pasteur. *Marie au pied de la Croix* – écrivent en ce sens les Constitutions des tertiaires capucins– *est un exemple de cet amour maternel qui doit animer ceux qui, dans la mission apostolique de l'Eglise, coopèrent à la régénération des hommes. Sa force et sa tendresse de Mère inspirent et stimulent notre propre dévouement apostolique, en tant qu'exécuteurs fidèles, au nom des jeunes, de l'héritage et de la volonté de Jésus : "Voici ton fils, voici ta Mère".*

---

[1] La principale nouveauté de cette deuxième édition est d'y inclure une interprétation picturale des douleurs de Marie, élaborée par un religieux amigonien. C'est la première fois, dans l'histoire de la Congrégation, qu'un religieux tertiaire capucin fait une telle interprétation.

[2] Ce plagiat a eu lieu dans l'œuvre de Pablo García Macho Maria à côté de la Croix que l'Éditeur Saint Paul a publié en 2005. Dans celui-ci, Garcia Macho, se contentant d'une seule référence dans la bibliographie, mais sans citer expressément en bas de page, ce qui aurait été la bonne chose, copie littéralement -dans les pages 46-47, 71-74, 86-88, 101-103 et 125-126 de son livre- ce qui dans l'ouvrage qui s'écrit ici aux pages 27-28, 31-32, 35-36, 39-40 et 43-44 respectivement.

Un peu d'histoire

Avant d'entrer pleinement dans la présentation de la Mère des Sept Douleurs, comme le sent et vit la tradition amigonienne, il peut être intéressant de faire un peu d'histoire sur la personne qui a initié cette tradition, sur la façon dont la dévotion à la Douloureuse a pris en lui et en ses disciples une physionomie propre, et sur l'image même qui a traditionnellement représenté tout ce riche patrimoine spirituel et marial.

Un homme

Le 17 octobre 1854, il est né à Masamagrell (Valence-Espagne), dans le foyer formée par M. Gaspar Amigó et Mme. Genoveva Ferrer, le quatrième fils de la couple, à qui on a donné au baptême le nom de José María. Il sera, au fil du temps, le fondateur des *Sœurs Tertiaires Capucines de la Sainte Famille*, le 11 mai 1885, et des *Religieux Tertiaires Capucins de Notre-Dame des Douleurs*, le 12 avril 1889.

Mais le père Luis Amigó –comme le petit José María fut plus tard connu– outre la fondation de ces deux congrégations religieuses dont la spiritualité sera transférée au monde laïque au sein de la famille amigonienne, fut également un grand propagateur de la dévotion à la Vierge des Douleurs et donna à cette même dévotion un ton qui lui est propre, né de l'expérience spirituelle qui a distingué sa vie et son travail.

Et c'est précisément cette tonalité propre –tissée d'amour et de réalité pascal– celle que l'on veut mettre en évidence à travers ce petit livret.

Une dévotion

La dévotion du père Luis Amigó à la Vierge des Douleurs se manifesta particulièrement dans la fondation de ses tertiaires qu'il voulut placer sous son patronage direct :

> *Tout était prêt pour que l'inauguration de la Congrégation puisse avoir lieu en la fête de Notre Mère des Douleurs* –nous dit-il lui-même– *le 2 février 1889, j'ai remis les Constitutions de la nouvelle Congrégation entre les mains de la Très Sainte Vierge des Douleurs et lui ai demandé de bénir et de recevoir sous sa protection la fondation que j'allais faire en son honneur.*

Cependant, cette dévotion a commencé à prendre forme dans les premières années de sa vie. On a toujours dit que l'affection du Père Louis pour la Vierge des Douleurs avait des racines familiales claires, bien que, peut-être, un fait qui, à mon avis, constitue le motif principal et le plus profond de cette affection n'ait pas été suffisamment mis en évidence.

Chez les Amigó et Ferrer, tout n'était pas rose. La couple –formé de deux personnes extraordinaires– s'aimait beaucoup et était intimement uni, mais il y avait des problèmes qui touchaient particulièrement le domaine économique et qui tourmentaient la vie de Mme. Genoveva. En effet, quand déjà dans la maturité de ses années, le père

Luis se décide à nous présenter à ses parents sur le portique de son autobiographie, dit ainsi de sa mère :

> *Je n'ai pas connu de femme plus éprouvée ; et si prudente, qu'on ne connaissait jamais par son visage les dégoûts ou les peines qui la tourmentaient, car elle disait qu'aucune faute n'avait ceux hors de nos tribulations.*

Il n'est pas difficile de découvrir, après cette brève description, la figure d'une vraie *mère douloureuse*, d'une mère qui souffre intensément pour les siens parce qu'elle les aime tendrement.

Le foyer familial lui-même, à travers la figure maternelle, fut sans aucun doute la grande école où le Père Luis commença à comprendre le sens salvifique de la souffrance humaine lorsqu'elle est assumée dans un esprit chrétien, c'est-à-dire lorsqu'elle est assumée *par amour et avec amour*. La vie ultérieure se chargerait de lui faire comprendre, avec encore plus de radicalité, la leçon, et, à qui il demandait pourquoi de son extraordinaire affection à la Vierge des Douleurs, il avait l'habitude de répondre avec le sourire sur son visage et avec des yeux qui dénotaient son émotion :

> *Car c'est au pied de la croix que Marie nous a montré qu'elle est plus mère.*

Au fil des ans aussi, et tandis que ses tertiaires, des deux branches, s'engageaient dans le travail apostolique parmi les enfants et les jeunes en situation de risque ou de conflit, le Seigneur lui ferait comprendre la justesse de sa décision de placer les religieux sous le patronage de la Vierge des Douleurs et de mettre en évidence cette dimension mariale dans la figure maternelle de la Famille de Nazareth qu'il a voulue comme patronne et protectrice de sa fondation féminine. Cet apostolat parmi les mineurs marginalisés l'a aidé à comprendre pleinement comment, généralement, derrière chaque enfant, derrière chaque jeune en difficulté, se trouve souvent la figure silencieuse d'une mère qui *souffre* parce qu'elle *aime* – avec un amour inébranlablement fidèle et affectueusement proportionné à ses besoins et à ses carences – à qui il est, aux yeux du désamour, quelqu'un qui n'a aucune valeur ou même un simple obstacle social.

Une peinture

Tout ce message d'*amour* et de *douleur* est symbolisé, depuis 1889, dans l'expression de l'image de Marie avec laquelle s'ouvre ce livret.

L'histoire de cette image dans la tradition amigonienne est intéressante et ne cesse de refléter, d'une certaine manière, l'action silencieuse, mais efficace, du Dieu providentiel.

On raconte que lorsque les tertiaires capucins sont arrivés à leur première habitation –la Chartreuse d'Ara Coeli à El Puig– ils ont trouvé, abandonnée, parmi ses salles froides et délabrées et suspendue à l'un de ses murs, cette lithographie dans laquelle la Vierge apparaît avec son cœur transpercé par sept épées et portant dans ses mains la couronne d'épines et les clous de la passion de son Fils.

Émus par le fait et en lisant dans ce petit hasard mais chaleureux rencontre la volonté de Jésus qui, d'une certaine manière, leur répétait les paroles prononcées de la croix – *Voici votre Mère* –, ces premiers tertiaires capucins accueillirent cette image

comme la propre et officielle de la Congrégation et, quittant la Chartreuse quelques mois plus tard, la seule chose qu'ils eurent d'elle fut précisément ce tableau qui, après avoir dirigé son entrée festive à Torrente et la prise de possession du vieux couvent *alcantarino* de Monte Sion, présida, comme vraie mère, la communauté qui, un an plus tard, a repris l'École de Réforme de Santa Rita, à Madrid, le premier centre où les disciples du père Luis Amigó ont exercé leur apostolat spécifique en faveur des enfants et des jeunes ayant des problèmes de comportement.

Des années plus tard - en 1905 - une lithographie jumelle de celle que les religieux amigoniens avaient comme "propre et officielle", est devenue célèbre dans le monde entier lorsqu'un événement prodigieux a eu lieu au Collège des Jésuites de la ville équatorienne de Quito, qui a atteint une diffusion rapide.

Les Douleurs de Marie, sept leçons d'amour

La douleur pour la douleur n'est pas chrétienne. Les paroles du Christ : "*Père, s'il est possible de passer de moi ce calice*", sont la supplication sincère de l'Homme-Dieu qui, au seuil de sa passion, aspire à trouver dans la prière un sens à sa souffrance. Le Christ ne se réjouit pas de souffrir, et s'il finit par accepter avec sérénité la souffrance, c'est parce qu'il découvre – non pas sans angoisse ni sans douleur – que c'est seulement sans y renoncer que l'on peut atteindre la maturité de sa propre identité humaine.

Créé à l'image et à la ressemblance du *Dieu-Amour*, l'homme est germinalement un *projet d'amour*. Ce n'est qu'en mûrissant dans l'amour, seulement en grandissant dans le sentiment, qu'il se personnalise et s'humanise.

Ce projet d'amour implique, par sa nature même, une *aventure* vers le monde des autres, un *départ*, comme pèlerin, *de sa propre terre*, de son propre "moi", pour découvrir avec les autres une *nouvelle terre* et ressusciter avec eux à une nouvelle réalité. Mais il trouve sa plus forte et sérieuse opposition dans l'homme lui-même. Celui-ci, dans sa liberté, ressent constamment la tentation de transformer l'aventure – risquée mais exaltante– que suppose le *voyage vers l'autre* et la rencontre avec lui à mi-chemin, en un simple *tour autour de lui-même*. L'homme, dans sa *faim de divinité*, dans son désir de joyeuse et pleine identité, se trouve dramatiquement dans le choix d'opter pour l'*investissement d'avenir* qui implique un *bonheur* né de l'amour, et les *gratifications immédiates* qu'il lui promet –comme "un fruit mûr et savoureux" et à prix "des soldes"– le endiosage lui-même. Flatté par la jouissance immédiate que lui offre l'égoïsme, l'homme est plus attiré à être servi qu'à servir, à être applaudi plutôt qu'à applaudir, par le fait d'être exalté que par celui d'exalter, par le fait d'être donné que par celui de donner..., et, bien qu'à la longue ou à la courte, l'homme lui-même finit par se rendre compte que tourner autour de lui-même ne le satisfait ni ne le comble, plus il a été égoïste, plus il lui est difficile et douloureux de s'opposer au fatal attrait et à l'irrésistible séduction de l'auto-adoration.

Étant assez fort pour accepter avec courage et force d'esprit les difficultés, les revers et les souffrances que sa passion entraîne, le Christ offre à l'homme une grande *leçon de vie*. Il lui montre, par son propre exemple, que le *chemin du bonheur*, de la pleine réalisation humaine –qui n'est autre que le *chemin de l'amour*– ne peut être parcourue que dans la mesure où l'on est *fort* pour assumer avec une joyeuse liberté et une joie sereine la souffrance que suppose le renoncement à *l'égocentrisme*. On ne peut pas aimer sans sortir de soi-même. La *capacité d'amour* est directement liée à la *capacité de force* qui est nécessaire pour se dire "non" à soi-même. Celui qui n'est pas capable de mourir lui-même –*comme le fait le grain de blé*– ne découvrira jamais le joyeux sens de sa propre raison d'être.

Le message du Christ suppose, en ce sens, une révolution culturelle au milieu d'une conception humaine qui, suivant l'inertie des mêmes tendances de l'homme, valorise davantage les *apparences* que l'*être*; *posséder* plus que *le don et le partage*, et *dominer* plus que le *service*.

L'échelle des valeurs de l'Évangile –contenue dans cet *arc-en-ciel de l'amour* que sont les béatitudes– exalte le fait d'être pleinement et heureusement homme, sur le fait de considérer les personnes comme des objets, d'avoir et de conserver des biens ou

de s'entourer de serviteurs. Et c'est précisément dans la tonalité intégrale de ce message d'amour des béatitudes que l'homme peut découvrir le sens gratifiant de la douleur.

La douleur est chrétienne dans la mesure où elle naît de l'amour et est orientée vers la maturation –par l'amour lui-même– de sa propre identité humaine : "*Je pourrais me laisser brûler vif*", s'exclame Paul dans le paroxysme de son chant au plus profond du sentiment humain, "*si je n'ai pas d'amour, il ne me sert à rien*".

Mais en acceptant dans leurs vies la douleur et la souffrance, le Christ et Marie témoignent non seulement du besoin structurel qu'a tout homme d'être fort pour mourir à lui-même, s'il veut vivre avec et pour les autres, mais ils mettent aussi en évidence la dimension salvifique que la souffrance elle-même acquiert par rapport aux autres. Dans cette perspective, la douleur –assumée dans un esprit chrétien, c'est-à-dire assumée par amour et avec amour– en même temps qu'elle constitue un témoignage clair de *fidélité inébranlable* à l'être aimé *–car personne n'a d'amour plus grand que celui qui donne sa vie pour ses amis*– dénote en la personne qui aime une volonté résolue de *transmettre* la vie à l'autre.

Le Christ s'appauvrit pour enrichir les hommes de son dépouillement ; il donne sa vie, non pour rester lui-même mort, mais pour la récupérer à nouveau afin que d'autres, par son don généreux et total, puissent *avoir la vie et l'avoir en abondance*.

Et la douleur de la Mère, comme celle du Fils, est aussi, par essence, une douleur salvifique, pascale, une douleur qui naît du même amour miséricordieux que Dieu ressent pour l'humanité et qui vise à restituer à l'homme la pleine capacité d'amour et de bonheur dont il a été revêtu à l'origine comme image et ressemblance de son Créateur.

C'est pourquoi la douleur de Marie, comme celle du Christ, n'est ni frustrante ni déprimante, mais constitue plutôt une belle et évidente expression d'amour. Et c'est précisément à partir de cette profonde vision pascale de la douleur, à partir de laquelle nous nous approcherons à présent de la figure de Marie pour nous plonger dans le message qu'elle veut nous transmettre sous l'appellation de *Mère Douloureuse*.

A partir de la vision pascale de la douleur, on ne peut pas accentuer plus l'adjectif *Douloureuse*, que le substantif *Mère*. Marie souffre volontairement parce qu'elle aime, avec un amour maternel, son Fils et, en lui, tous les hommes, et ses *douleurs* –véritables *leçons d'amour* dans leur singularité– expriment, dans leur polychromie harmonieuse et unie, les diverses nuances qui confèrent leur sceau de véritable identité et de garantie à l'amour lui-même. En conséquence, nous ne devrions jamais séparer les expressions *Mère de la Douleur, Mère de l'Amour*, car, après l'appel de *Douloureuse*, le message de l'amour, de la *maternité* de Marie, est présent d'une manière tout à fait singulière et extraordinaire.

1er douleur : La prophétie de l'ancien Siméon

"*Siméon dit à Marie : une épée transpercera ton âme*" (Lc. 2, 35).

Aimer l'autre comme il est

La première douleur de Marie nous apporte comme principale et fondamentale *leçon d'amour* celle de *aimer l'autre comme il est*.

Dans la *prophétie de Siméon* se détache, en premier lieu, l'obéissance et l'oblation de Marie au plan salvifique de Dieu dont la meilleure expression se trouve dans son *fiat*. Un *fiat* qui est une constante dans la vie de Marie, mais qui a en particulier trois expressions plus significatives. Dans la première –à l'Annonciation– Marie, avec son *fiat*, accepte, de tout cœur et sans faille, le plan de Dieu qui l'obligeait à changer son propre *projet de vie* tel qu'elle l'avait rêvé. Dans la seconde –dans le *Magnificat*– le *fiat* se fait poésie et chanson, en attribuant naturellement à Dieu la centralité et le rôle central d'une action salvifique qu'Elisabeth, portée par l'émotion, avait exaltée en la personne de celui qui la visitait. Et la troisième expression se produit précisément au moment où Marie –en présentant son fils au temple et en écoutant de la bouche de Siméon la prophétie de ce que cet enfant serait et de ce qu'elle serait, et de ce qu'elle, en tant que mère, devrait souffrir pour lui– elle maintient sans hésitation sa pleine adhésion à la volonté de Dieu, en se limitant *à conserver soigneusement tout ce qui est dans son cœur*, c'est-à-dire en se limitant à *aimer*, en se limitant à aimer son fils "tel qu'il était" et à accepter les événements "comme Dieu les avait disposés".

Pour toutes ces raisons, cette première douleur, en plus de nous introduire dans la dynamique de *l'obéissance* à la volonté divine –véritable élan de la vie spirituelle du père Luis Amigó qui est venu à découvrir dans l'adhésion au désir de Dieu la *meilleure preuve d'amour envers Lui*– nous introduit également dans la *dimension miséricordieuse* qu'a, par sa nature même, l'amour, en nous apprenant à *aimer les personnes "telles qu'elles sont"*.

Face au critère unificateur de la justice humaine qui tend à mettre tous les hommes sur un pied d'égalité devant la loi, la miséricorde tend à appliquer des paramètres personnels.

La miséricorde, donc –ce *langage au cœur de l'autre*, cette *tendresse personnalisée* qui aime davantage là où il y a un plus grand besoin ou un manque–, bien qu'elle possède, comme on approfondira les *leçons d'amour* que nous apportent les six autres douleurs de Marie, une grande variété de nuances, se distingue et identifie fondamentalement par la *fidélité* inébranlable que manifeste l'amant. Une fidélité dont la référence première et ultime est à tout moment la *personne* de l'être aimé que l'on accepte, comprend et aime *tel qu'il est*.

Aimer à la mesure de l'être aimé se constitue ainsi dans l'une des expressions les plus identifiables du sentiment miséricordieux, ou, si vous préférez, dans l'expression d'amour la plus *pure*, la moins contaminée par l'égoïsme.

Il n'est pas facile, cependant, d'aimer l'autre avec cette *nudité de son propre moi*, avec cette *désappropriation de toi*, qui implique de l'aimer *de lui et pour lui*.

Et pourtant, *aimer l'autre comme il est*, c'est la seule façon de *l'aimer vraiment*. Si on ne l'aime pas ainsi, on ne l'aime jamais.

Aimer l'autre, non pas de *moi-même*, mais de son *toi*, est la seule façon de l'aimer en tant que personne, sans en faire un objet ; c'est la seule manière de *le aimer à lu*i et non pas de *nous aimer nous-mêmes en lui*.

¡Comme il nous est facile d'objectiver les personnes sous le manteau de l'amour! Avec quel naturel nous avons tendance à refléter, et parfois idéaliser, dans les autres ce que nous sommes nous-mêmes, ou ce que nous aurions aimé devenir! Combien d'échecs pédagogiques pour avoir voulu faire des enfants ou des élèves des reproductions cloniques de notre *être* ou de nos *rêves* !

Aimer l'autre tel qu'il est signifie lui être *fidèle* pleinement et pour toujours. Une fois que nous en sommes venus à aimer la personne telle qu'elle est, nous ne cesserons jamais de l'aimer. Les "regrets" dans l'amour dénotent, en ce sens, les immaturités égoïstes qui ont accompagné dans la pratique notre prétention *d'amour pur*.

La dimension personnalisante de l'amour –toujours nécessaire dans toute relation humaine– acquiert également une importance particulière lorsqu'il s'agit d'accueillir des personnes qui souffrent de troubles de la personnalité plus forts et qui manifestent plus clairement les troubles du comportement qui en découlent. Les techniques thérapeutiques de la science pédagogique doivent être appliquées avec une sensibilité humaine qui doit être d'autant plus expressive que les déficiences de ceux à qui elles sont appliquées sont grandes. Ce qui n'obtient pas la main technique, c'est souvent la main amie qui l'obtient.

La *pédagogie amigonienne*, qui vise l'éducation des mineurs en situation de risque ou de conflit; des mineurs qui, en général, présentent de grandes *carences dans leur être*, s'est distinguée, de ce fait, surtout comme une *pédagogie sur mesure*, une pédagogie dans laquelle le sentiment miséricordieux a été vital et a joué un rôle décisif.

2ème douleur : La fuite en Egypte

"*Fuis en Egypte, car Hérode va chercher l'Enfant pour le tuer*" (Mt. 2, 14).

Affronter courageusement les difficultés

En méditant attentivement le texte biblique qui fait référence à la seconde douleur, nous constatons que l'attitude qui anime l'action de Marie et de Joseph lors de leur départ en Egypte n'est pas l'attitude craintive de celui qui se cache en essayant d'échapper à la réalité, mais l'attitude courageuse de celui qui affronte avec détermination et promptitude les difficultés du moment.

Bien que la pieuse tradition ait énoncé cette douleur avec le mot fuite, le contexte biblique-spirituel nous invite à découvrir en Marie l'attitude courageuse de l'émigrant et du pèlerin qui, par amour pour ses proches, est capable de quitter la maison, le travail, le confort et la sécurité pour les protéger d'un présent menaçant ou pour leur offrir un lendemain meilleur.

Et c'est précisément l'attitude de Marie qui constitue la grande *leçon d'amour* de cette deuxième douleur, qui veut nous apprendre à *affronter les difficultés*.

Affronter les difficultés est, sans aucun doute, l'une des manifestations les plus claires de cette *force d'esprit* qui est requise pour la maturation intégrale et constante de la personne.

Marie, dans toutes ses douleurs –mais de façon particulière dans ce second qui nous raconte sa marche vers l'exil, et dans le cinquième, où se manifeste son attitude de rester debout près de la croix– présente à côté de son visage de *mère amoureuse*, la physionomie de la *femme forte* qui chante la Bible.

La force qui exalte chez la femme le livre des *Proverbes* n'est pas l'énergie physique, ni même le courage qui affleure dans un moment d'héroïsme ; c'est plutôt la *fermeté*, le *courage moral* nécessaire pour assumer le douloureux renoncement à ses propres égoïsmes et mûrir ainsi dans l'amour. Le *projet humain*, orienté vers une croissance en humanité *par l'amour*, exige une croissance parallèle de la personne elle-même *en force*.

Par son voyage précipité et courageux en Égypte, Marie nous témoigne donc d'abord de *la force* nécessaire pour assumer chaque jour le renoncement à soi-même et penser comme un chemin indispensable pour célébrer la Pâque de l'amour.

Mais l'invitation de Marie à la forteresse ne reste pas seulement dans le domaine du personnel, mais s'inscrit également dans celui des relations avec les autres.

Dans ce dernier sens, *affronter les difficultés* dont elle nous témoigne, nous incite à ne pas reculer, à ne pas chercher à fuir les situations difficiles qu'apporte la vie.

Le père Luis Amigó avait l'habitude de dire à ses disciples :

Ne fuyez pas le travail qui est fait pour Dieu.

Et, pensant aux enfants et aux jeunes qui ont des problèmes, il a insisté sur ceux-ci :

> *Ne craignez pas de périr dans les précipices et les falaises où vous vous dresserez souvent pour sauver la brebis égarée, et les ronces et les embuscades ne doivent pas non plus vous effrayer.*

En outre, cet *affrontement des difficultés* dont nous parle Marie dans sa seconde douleur a eu aussi sa résonance dans la pédagogie amigonienne.

Le monde des jeunes en difficulté a, comme l'une de ses faiblesses les plus classiques, le manque de la *force* d'âme nécessaire pour pouvoir faire leurs choix plus personnels avec la garantie suffisante de liberté. Cette carence –qui est sans aucun doute l'un des handicaps les plus sérieux qui se trouvent pour leur rétablissement intégral– a été accentuée par toute une tendance culturelle qui s'efforce de présenter la vie comme une réalité *allégée* et de défendre l'évasion ou le "pasotisme" comme la meilleure solution aux problèmes et aux difficultés.

Convaincue donc que l'absence de la force nécessaire pour faire des choix véritablement libres dans la vie constitue l'une des difficultés les plus graves et communes chez les mineurs inadaptés, la pédagogie amigonienne a considéré le développement *de la force et de l'autonomie* chez ces mineurs comme l'un de ses principaux objectifs. Fuyant, par conséquent, les paternalismes qui infantilisent avec leur atmosphère irréelle, elle a favorisé que l'élève prenne conscience de la réalité intégrale de la vie, et –à travers différentes thérapies visant à lui faire comprendre que *dans la vie tout coûte et rien ne se donne pour rien*– elle l'a préparé à assumer avec réalisme et bon esprit les charmes et les désenchantements de la vie elle-même.

Comme point final de cette seconde *leçon d'amour*, nous pourrions dire que l'important est de rejeter à tout moment la tentation d'être des *hommes-d'arrière-garde* et d'assumer –avec une vraie liberté et joie– le fait d'être des *hommes-frontières*, c'est-à-dire des hommes qui, sans chercher insatiablement des difficultés ou des contrariétés, ils savent affronter avec courage le dramatisme vital qui s'engage dans le choix de *grandir par l'amour ou d'engraisser par l'égoïsme.*

3ème douleur : La perte de l'enfant Jésus

"Regarde, ton père et moi, angoissés, nous te cherchions" (Lc. 2, 48b)

Rechercher avec passion l'égaré

Il est significatif que l'évangéliste Luc, en racontant l'événement dans lequel se déroule la troisième douleur de Marie, utilise pour trois fois le verbe *chercher* et, l'un d'eux, nuancé en outre par le sentiment d'angoisse. La recherche acharnée –affectueuse et préoccupée à un moment– de celui qui marche sur la vie perdue d'orientation ou qui a besoin d'affection et de compréhension, devient ainsi l'attitude la plus pertinente de ce passage biblique.

Et c'est cette même attitude de recherche de l'égaré –noyau de la nouvelle *leçon d'amour* que Marie nous offre dans ses douleurs– qui est aussi soulignée par Luis Amigó à tous ses disciples lorsqu'il leur écrit :

> *Vous, Zagales du Bon Pasteur, vous êtes ceux qui devez suivre la brebis égarée jusqu'à la rendre à sa bergerie.*

Rechercher avec empressement le égaré constitue, en premier lieu, un appel à vivre dans une tension constante pour *trouver*, chaque jour plus et mieux, *dans l'amour*, le véritable *trésor caché* qui donne un sens plein et joyeux à notre existence. Ce n'est qu'à partir de l'expérience *de s'être rencontré lui-même* et d'avoir découvert la joie de son *être et d'exister* que la personne concrète peut se mettre en chemin vers l'autre. Lorsque le Christ invite ses disciples à quitter leurs filets pour devenir des *pêcheurs d'hommes*, la première chose qu'il veut leur apprendre est précisément de *pêcher leur propre humanité*, d'assumer avec détermination l'agréable –mais non sans difficultés– aventure d'être *pleinement hommes*. Cela dit, si l'on veut autrement, le premier engagement qui s'acquiert, en assumant l'attitude de *chercher l'égaré*, est celui *d'entreprendre un voyage vers le centre de soi à la recherche du trésor* –parfois perdu ou dévalué– de sa propre identité humaine.

A côté de ce voyage vers l'intérieur de son être, l'attitude de Marie, dans sa troisième douleur, constitue aussi un appel à devenir *chercheurs de l'Absolu*. Nous savons que c'est seulement à partir de Dieu qui nous a faits à son image et à sa ressemblance par amour –que l'homme découvre, à travers l'amour lui-même– sa pleine identité humaine.

Malgré cela, Dieu est souvent le *grand exclu de notre vie* quotidienne et nous nous tournons vers Lui, comme talisman, quand les choses ne vont pas bien.

D'autre part, à partir de notre propre identité humaine –éclairée et poussée par Dieu, et récupérée et augmentée chaque jour *par l'amour*– l'attitude de Marie, en parcourant avec angoisse tous les coins de la vieille Jérusalem, nous sommes encouragés à devenir aussi des *chercheurs infatigables des autres hommes* et, en particulier, de ceux qui ont le plus besoin de *se rencontrer et d'être trouvés*.

Partant de cette dernière perspective, l'attitude de *recherche* –tout en manifestant un autre des traits les plus typiques de la *miséricorde*, c'est-à-dire de cet *amour toujours fidèle* qui *aime l'autre "comme il est"* et qui est capable *d'aimer plus celui qui en a le plus besoin*– nous pousse entre autres, à croître constamment en sensibilité pour

percevoir les appels angoissants d'aide que nous transmettent, parfois du silence, ceux qui nous entourent.

Dans une société où les engagements menacent d'épuiser notre temps et arrivent à nous accabler jusqu'à nous "stresser", il faut avoir la sensibilité et le courage suffisants pour savoir laisser, à un moment donné, les quatre-vingt-dix-neuf bonnes choses qu'il nous reste à faire ou les quatre-vingt-dix-neuf personnes que nous pourrions prendre en charge, pour chercher qui, dans sa maladie, sa vieillesse, son inexpérience ou sa désorientation, a le plus besoin de notre parole d'encouragement ou de compréhension, ou, simplement, de notre compagnie proche.

La pédagogie amigonienne a toujours contemplé avec une affection particulière l'attitude que Marie nous témoigne dans cette troisième douleur, qui, du reste, nous fait rappeler avec spontanéité l'attitude même du Christ qui, *en laissant les quatre-vingt-dix-neuf brebis sur la montagne ou dans le désert, Il cherche l'égarée*, conscient qu'il était venu *chercher ce qu'il avait perdu*.

L'un des témoignages les plus vivants et spontanés de cette prédilection pour les élèves les plus nécessiteux, qui a caractérisé de façon classique le sentiment pédagogique amigonien, nous est offert par l'un des éducateurs les plus de pure souche de la première époque, qui, sans grandes études théoriques, *avait appris par expérience*, comme le voulait le père Amigó, *la science du cœur humain* :

> *Cet élève* –disait-il dans son journal– *est celui qui m'a le plus fait pratiquer l'humilité. Moi, ce que je n'ai fait à personne, je lui ai accordé les études (même s'il ne les méritait pas). Pour être plus "difficile", je dois l'aimer davantage; c'est ce que dicte la charité; mais sachez que c'est le fruit d'un grand effort moral de ma part.*

4ème douleur : Marie rencontre Jésus chargé de la croix

"*Je me lèverai et parcourrai la ville. Je chercherai par les rues et les places le bien-aimé de mon âme*". (Ct. 3, 2)

Faire la rencontre avec celui qui souffre

La quatrième douleur n'apparaît pas explicitement dans l'évangile, mais –à partir du texte du *Cantique des Cantiques* que la pieuse tradition a considéré comme le reflet le plus réussi des sentiments que Marie aurait dû éprouver lorsqu'elle se rendait pressentie à la rencontre de son Fils– on peut facilement déduire que la *leçon d'amour* que la Vierge nous offre dans ce passage est très similaire à celle que nous avons médité sur la troisième douleur.

Mais cette fois, il ne s'agit pas tant *d'aller à la recherche de celui qui est perdu*, que *d'aller à la rencontre* de celui qui vient sur le chemin en vivant son chemin de croix et chargé de la croix du désappointement, de l'incompréhension, du désespoir, de la maladie, de la persécution...

L'attitude de Marie, qui *se fait la rencontre* avec son Fils chargé de la croix, nous rappelle, d'une certaine manière, l'attitude même que le Christ lui-même exalte dans la figure du *Bon Samaritain*. Saint Luc nous le dit plus ou moins ainsi : un "légiste", dans sa prétention à trouver un sens à la vie, a demandé au Maître ce qu'il devait faire pour cela. Et, après un bref examen, dans lequel il est apparu clairement que le *problème vital* n'était pas un problème de connaissance théorique, le Christ lui-même a dit à cet homme "bon" d'agir, c'est-à-dire *d'aimer* –comme il l'avait répondu dans la doctrine– *et il vivra*.

Mais le problème de cette "bonne" personne était précisément qu'elle n'avait pas appris à aimer. Il voulait *aimer l'autre*, mais en partant de lui-même et en plaçant son propre "moi" au centre de toute l'action. *Qui est mon prochain*? demandait-il avec inquiétude, en espérant qu'on le mettrait en vue, pour lui faire du bien. En principe, il semble que le Christ ne veuille pas lui répondre, car il commence par lui raconter une histoire, mais à travers elle, il lui fait voir que le problème pour aimer vraiment n'est pas de savoir *qui est mon prochain*, mais de découvrir *quand je suis*, en réalité, *le prochain de l'autre*.

Le problème de l'amour –et nous l'avons déjà signalé dans la première douleur– n'est pas que l'on ne veut pas aimer, mais que l'on ne sait pas aimer vraiment. Aimer implique –a-t-on déjà dit– partir de plus d'un *toi*, que d'un *moi*; cela suppose faire à l'autre *un cadeau à sa mesure*, et non pas le faire à lui *à la mesure de notre cadeau*. Et cette *leçon d'amour à la mesure* –que nous avons vu aussi dans la première douleur– nous apparaît à présent, dans une perspective complémentaire, dans celle-ci. L'attitude qui ressort ici, dans cette quatrième douleur, n'est pas celle d'un "*moi*" qui se sent heureux d'avoir rencontré "son" prochain, mais celle d'un "*nous*" qui a commencé à naître quand une personne, descendant de sa propre chevauchée, c'est-à-dire, en laissant de côté toute ombre d'égoïsme, elle est devenue si proche et si intime d'une autre, elle s'est faite de telle manière *tout pour elle*, que, plus que de *vivre une rencontre* avec elle, elle est devenue elle-même pour l'autre *une rencontre*.

Au milieu d'une culture qui tend à favoriser davantage l'individualité et l'isolationnisme que les moments de véritable rencontre personnelle, *se rencontrer* avec

l’autre peut constituer une valeur qui nous pousse à développer et à mûrir de manière particulière la dimension communautaire et sociale qui a nécessairement l’amour.

Dans ce dernier sens, *faire la rencontre* avec l’autre pourrait impliquer, par exemple, de devenir des *prophètes de la parole parlée et du dialogue*. Il est paradoxal qu'au milieu de la grande proéminence atteinte par les médias, l'homme d'aujourd'hui perde en quelque sorte sa capacité à être un agent, et même un artiste de la parole, comme véhicule de transmission des sentiments les plus profonds. Une grande attention est accordée, par exemple, aux moyens de communication parlés, mais on a peu tendance à s’exprimer. Et dans un tel environnement, il n’est pas rare de trouver, même des familles, dans lesquelles leurs membres ont presque totalement perdu la capacité de se rencontrer et vivent, au milieu de la proximité physique avec les autres, un profond sentiment de solitaire solitude.

D’autre part, ce courage de *faire la rencontre* avec le frère –et de façon particulière avec le frère en difficulté– a eu aussi son impact dans le domaine de la pédagogie amigonienne qui, dès les premiers temps, a demandé à ses éducateurs une sensibilité suffisante pour savoir s’approcher et se faire proches au moment opportun, de l’élève le plus nécessiteux :

> *Quand il aura fait tout ce qui est en son pouvoir pour amener un élève sur la voie du bien, et qu’il s’obstinera à aller vers celle du mal* – comme le rappelait l'un des textes pédagogiques les plus traditionnels aux éducateurs amigoniens– *cherchez une personne expérimentée, afin qu'"il puisse le rencontrer" et parler à son cœur*.

5ème douleur : Marie au pied de la croix

"*Sa mère se tenait près de la croix de Jésus*" (Jn. 19, 25)

Rester debout à côté du délaissé

L'attitude fondamentale dont Marie nous témoigne dans sa cinquième douleur est exprimée laconiquement et intensément à un moment, dans ce classique *Stabat* où elle a été concrétisée par le verbe latin. En *demeurant debout*, droite, sans faiblir, auprès de la Croix, la Vierge, par *sa présence et sa compassion*, participe et collabore d'une manière tout à fait particulière à l'œuvre de la Rédemption accomplie par son Fils.

La présence compatissante de Marie au pied de la croix est, peut-être, la manifestation la plus extraordinaire de la *capacité d'incarnation* dont ont besoin tous ceux qui se sentent appelés à collaborer avec le Christ dans la tâche gratifiante de créer une nouvelle humanité et une nouvelle civilisation fondée sur l'amour. Pour accomplir son dessein de *faire toutes choses nouvelles*, le Christ a commencé par *s'incarner, se dépouiller de lui-même et prendre la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes*. Sans incarnation, il n'y a pas de rédemption. Le père Luis Amigó avait l'habitude de dire à ce sujet :

> *Il est propre à l'amour d'essayer de s'identifier dans un tout avec l'être aimé, en l'élevant de sa condition si nécessaire, ou en abaissant l'amant de la sienne, afin de procurer une union parfaite des deux.*

D'autre part, la présence à côté de la personne aimée est sans aucun doute l'une des manifestations les plus claires de *l'amour inconditionnel*. Il est significatif qu'à côté de la croix de Jésus ne se trouvaient que ceux qui se sentaient unis à Lui par des liens de sang ou de profonde amitié; seuls étaient présents ceux qui le voulaient vraiment et inconditionnellement. Rester à côté de celui qu'on aime quand les choses ne vont pas bien, quand les difficultés augmentent, et quand tout le monde a tendance à l'abandonner, c'est une preuve évidente que l'on aime la personne pour ce qu'elle est vraiment, et non, pour ce qu'elle a pu représenter à un moment donné. Marie n'apparaît pas aux moments où la vie de son Fils lui sourit et où ses succès s'accumulent ; elle sait qu'alors il sera "bien" accompagné par des opportunistes qui aiment se mettre à l'abri et s'envelopper de la gloire des autres, mais elle apparaît lorsque tous, y compris ceux qui s'étaient déclarés plus inconditionnels, l'abandonnent.

Tenant donc compte de ce que la *présence* implique de capacité d'*incarnation* et d'*amour toujours fidèle et engagé*, l'attitude de Marie, debout au pied de la Croix, apporte à nos vies une *leçon d'amour*, tissée de *générosité* et de *compassion*.

La *générosité* est, dans un premier temps, la nuance qui attire le plus l'attention dans la cinquième douleur de Marie. La sienne est la générosité même de son Fils qui, *renonçant à sa seigneurie, a assumé la condition de serviteur et s'est appauvri pour enrichir* ; la sienne est la générosité évangélique qui naît du *désintéressement*, du fait de *ne pas chercher ou de rester satisfait de soi-même*. Celui qui vit pour lui-même ou met sa sécurité dans *l'avoir* est toujours avare dans le partage. D'autre part, la vraie générosité ne se mesure pas à la *quantité* de dons, mais à *la manière dont ils sont effectués*. Il ne s'agit pas de donner plus ou moins, mais de *donner* et de *se donner* sans

conserver des biens ou conserver sa propre vie, sa propre richesse personnelle. Dans un monde où l'on prétend souvent rendre l'autre heureux avec les cadeaux les plus divers et les plus chers, il convient de rappeler, à partir de l'exemple de Marie au pied de la croix, que le don le plus précieux, le seul qui peut, peut-être, combler les carences, besoins ou insatisfactions de l'autre, est le cadeau de la personne elle-même faite pour lui *présence* et *compagnie*.

Et à côté de la générosité, la *compassion*. Cette capacité d'*empathie* avec l'autre, en assumant, avec un sacré respect, ses sentiments les plus intimes dans le "tabernacle" de son propre cœur. Ce sentiment, qui ne cherche pas à *faire l'autre partie de nous*, mais qui, à l'exemple de saint Paul, tend à ce que *nous-mêmes nous fassions tout pour lui* :

> *Faites tout pour tous* –écrivait le Père Amigó– *marchez toujours avec sollicitude au service des autres, en n'épargnant aucun moyen à cet effet, jusqu'à sacrifier votre vie si nécessaire.*

De plus, la présence –aimante et forte, de Marie à côté de la croix de son Fils– a également stimulé historiquement les actions des éducateurs amigoniens qui, avec leur capacité à être avec leurs élèves sans contraintes de temps, avec leur savoir participer à leurs activités éducatives et avec leur savoir empathique avec leurs sentiments, ils ont fait de la pédagogie amigonienne une *pédagogie de la présence, de la proximité et de la convivialité* :

> *Il faut conseiller, souffrir, veiller et pleurer avec nos élèves et rire avec leurs joies* –disait un éducateur amigonien de la première heure–.
>
> *Nous mangeons avec nos élèves, nous travaillons avec eux, nous nous consolons, et nous jouons; nous leur répondons affectueusement et sans réserve et nous établissons avec eux une relation d'estime et d'affection mutuelle* –confessait un autre–.
>
> *Nous devons toujours agir* –ajoutait un troisième– *comme "amour qui veille", c'est-à-dire comme amour maternel toujours soucieux de ses enfants*.

6ème douleur : Marie reçoit dans ses bras le corps défunt de son Fils

"Ils s'en allèrent donc et enlevèrent le corps de Jésus" (Jn. 19, 38)

Accueillir avec tendresse celui qui vient

Dans la sixième douleur, dont le récit, bien qu'il n'apparaisse pas explicitement dans la Bible, est facile à imaginer, en sachant que le groupe de femmes avait suivi Jésus jusqu'au Calvaire, et qu'en il se trouvait Marie –, la tradition a toujours souligné la tendresse maternelle de la Mère en accueillant le Fils mort. C'est peut-être Michel-Ange qui a le mieux recueilli ce sentiment unanime de la tradition dans sa célèbre *Pietà*. En elle apparaît Marie –avec des larmes dans les yeux, mais avec une expression sereine, sans amertume–, recevant tendrement sur ses genoux le corps de Jésus, tandis que de ses bras, alors qu'elle berce le Fils mort, semble garder ouverte l'accolade de bienvenue pour les autres enfants absents. La Pietà –telle que la conçoit Michel-Ange– semble être la mère d'une grande famille, dont la capacité d'accueil ne s'épuise jamais, car elle sait qu'il y a toujours un enfant à venir.

L'attitude de Marie dans cette douleur nous rappelle l'attitude que le Christ met en évidence dans le *Père miséricordieux* de la parabole, qui, après avoir patiemment attendu le fils qui lui avait quitté la maison, l'accueille tendrement et sans poser de questions quand il revient, et il le privilégie et le *défend* dans son amour de père, pour voir en lui celui qui a le plus besoin de ses enfants.

En accueillant affectueusement sur ses genoux le Fils mort, Marie nous enseigne, dans cette douleur, à exprimer notre amour aux autres –et en particulier aux plus démunis– avec le tendre souffle de la *tendresse*. Parfois, le plus grand don, offert avec brutalité, produit le rejet, tandis qu'un petit détail, réalisé avec tendresse, conquiert le cœur de l'autre. On peut faire de grandes choses pour l'autre, mais si la façon dont on les exprime ne dénote pas d'une certaine manière l'affection qui les inspire, ce ne sont pas des signes crédibles. Il ne suffit pas d'aimer l'autre, il faut qu'elle *se sente aimée*. La tendre sensibilité que Marie manifeste dans sa sixième douleur est une bonne école où apprendre non seulement à faire le bien, mais à le faire bien, non seulement à aimer, mais à rendre cet amour crédible dans les petits détails de la vie quotidienne. Le détail, par exemple, de Marie, quand à Cana, au milieu de l'agitation de la fête, elle perçoit l'angoisse et le besoin qui retentissaient les esprits des jeunes époux, indique une sensibilité, à fleur de peau, qui peut contribuer très efficacement à l'édification d'une société plus humaine, et à dispenser une éducation qui, à partir de la familiarité de traitement des éducateurs eux-mêmes, elle vise principalement à favoriser la croissance de la personne dans le sentiment et dans la capacité affective.

L'acceptation affectueuse de ceux qui vivent avec nous et le fait de leur dispenser à tout moment un traitement aimable, affable et familial peuvent être, entre autres, une bonne façon de faire sienne cette nouvelle *leçon d'amour* que nous offre Marie. Parfois, le simple accueil amical de celui qui est en difficulté, ou le simple écoute, en silence mais avec sentiment, à celui qui a besoin de communiquer sa situation, peut constituer pour lui une aide telle qu'elle l'encourage, de façon décisive, à

porter un autre regard, ou même surmonter leur situation difficile. Dans le monde même des enfants et des jeunes en difficulté, le fait de les accueillir affectueusement au moment de leur arrivée au centre éducatif est déjà un premier et positif impact qui renforce extraordinairement leur rétablissement. Il convient de rappeler, à cet égard, que lorsque le fils prodigue se décide à rentrer chez lui, il le fait mû, non pas tant par le repentir de ce qu'il a fait, que par l'égoïsme des nécessités corporelles, mais quand son père le reçoit avec affection et compréhension, son attitude se transforme et les paroles que j'avais pensées seulement dans son esprit –*Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne mérite plus de m'appeler ton fils*– jaillissent maintenant de son cœur et sont entrecoupées.

En ce qui concerne l'éducation des enfants et des jeunes en difficulté, il convient de souligner que cette *leçon d'amour* –faite de tendresse et de sentiments humains profonds, d'accueil affectueux et de traitement affable– a laissé une trace profonde dans la *pédagogie amigonienne*. Celle-ci, conscient que le *langage du cœur* est convaincant, puisque –comme le disait le père Amigó– *les miséricordes finissent par faire d'un loup vorace un doux agneau*, prêchent depuis l'antiquité l'absolue nécessité que *les éducateurs agissent comme des parents auprès de leurs élèves, s'occupent de leurs moindres besoins et les traitent toujours avec une véritable affection*:

> *Dans chaque être humain* –nous lisons dans un texte de la première tradition pédagogique amigonienne– *il y a un germe de sentiment que nous développons. Il faut beaucoup de patience et d'affection dans le traitement des enfants. Plus de mouches sont chassées avec du miel qu'avec du fiel...*
>
> *Si l'élève est traité avec la véritable affection qu'exige la mission des éducateurs* –proclame un autre– *son cœur s'ouvrira aux enseignements qui lui sont proposés.*

7ème douleur : Sépulture de Jésus et solitude de Marie, notre Mère

"Ils ont mis Jésus dans un sépulcre creusé dans la roche... Les femmes ils sont allés derrière et ont vu comment son corps était placé". (Lc. 23, 53.55)

Espérer contre toute espérance

La tradition a souligné dans la septième douleur *la solitude* de Marie. Mais la solitude de la Vierge n'est jamais tristement solitaire, mais joyeusement contemplative. C'est dans ces moments d'absence physique du Fils, que la Vierge, *qui avait fidèlement maintenu l'union avec Lui jusqu'à la croix*, se sent unie de manière particulière avec le *Père* par la foi et l'espérance et, animée par *l'Esprit*, perpétue l'union vivante avec son *Fils* au-delà des frontières de la mort. C'est peut-être pour cela que Marie ne court pas avec les autres femmes au sépulcre le premier jour de la semaine pour oindre le corps de Jésus, car par son espérance illimitée, elle a vécu Pâques à l'avance.

Dans cette perspective, le septième est la douleur de la *Pâque anticipée*, de la confiance absolue que, même contre toute espérance humaine, les choses –et surtout les personnes– peuvent changer, peuvent s'améliorer, peuvent revenir à la vie. Aimer l'autre "tel qu'il est" –comme Marie nous l'a enseigné dans sa première douleur– n'implique pas de cesser de rêver et d'espérer un lendemain meilleur, ni de cesser de penser que la personne est un être en constante maturation et changement, et toujours avec la possibilité d'une amélioration progressive.

La *leçon d'amour* que Marie nous transmet dans cette dernière douleur se concrétise donc dans le fait *de savoir espérer, même contre toute espérance, dans le "renouveau" des choses et, en particulier, des personnes*. Une leçon, du reste, qui nous est transmise par le Christ lui-même –venu précisément pour *faire toutes choses nouvelles*– lorsqu'il s'approche de la fille de Jaïre et du fils de la veuve de Nain, que tous, déjà résignés, accompagnaient au cimetière, et, proclamant sa foi inébranlable dans la vie et son espérance illimitée dans un avenir toujours nouveau et meilleur, il leur dit avec conviction et autorité : *Fille, viens ici (Talitá kum), Jeune, lève-toi (Adolescens, surge*).

Le cœur de celui qui ne croit pas que les gens peuvent changer et qui n'attend plus un avenir meilleur, est endurci par l'amour. La foi et l'espérance sans amour ne servent à rien; mais il n'y a pas d'amour, sans foi et sans espérance.

La foi et l'espérance contribuent efficacement à ce que l'homme, tout en restant réaliste, tout en continuant à voir et à apprécier les difficultés présentes, *continue à mûrir dans l'amour, sans tomber dans des désenchantements ou des découragements nihilisant*s. Il n'y a pas de pire ennemi, dans tout processus de vie, que le manque de foi et d'espoir dans un avenir meilleur. Apercevoir la lumière à l'horizon, aussi faible et hésitante qu'elle puisse être, est indispensable pour continuer à lutter et à s'efforcer dans la vie. Seulement celui qui voit le futur tout sombre, "jette l'éponge".

Espérer, à la manière d'Abraham, même contre toute espérance; avoir une foi "à l'épreuve des bombes" dans la bonté naturelle de l'homme et dans son inépuisable capacité de récupération, est donc un sentiment, toujours incontournable dans la vie, mais particulièrement nécessaire dans le domaine de l'éducation. L'éducateur qui ne croit pas à la possibilité de changement de ses élèves difficiles, se limitera, au mieux, à

être compatissant et compréhensif envers eux, mais n'exercera pas dans son intégralité sa mission éducatrice, qui l'engage à être un compagnon fidèle de ses élèves dans leur *projection vers l'avenir*.

C'est pourquoi, précisément, ce sentiment d'espoir inébranlable et de confiance dans le rétablissement de toute personne, aussi désespérée que puisse paraître sa situation à un moment donné, a été si classique et vital pour la pédagogie amigonienne, visant à la réadaptation des jeunes en difficulté.

Depuis 1902, deux textes de la Bible –liés à ce sentiment– ont eu une résonance particulière dans la tradition. L'un est celui des *os secs* –qui se trouve dans le prophète Ezéchiel– et l'autre est celui de la résurrection du fils de la veuve de Nain, auquel nous avons fait référence ci-dessus. Inspirés par ces deux textes –et réconfortés en outre par la *leçon d'amour* que Marie nous offre dans cette septième douleur– les éducateurs amigoniens ont toujours maintenu, comme l'une de leurs maximes éducatives, la conviction que les enfants et les jeunes qu'ils éduquent, aussi faibles de vitalité, aussi morts qu'ils paraissent à toute possibilité de guérison, ils peuvent être ramenés à la vie, ils peuvent ressusciter à une nouvelle et meilleure réalité personnelle :

> *Le véritable amour des élèves* –écrit un éducateur amigonien– *se manifeste surtout dans l'inlassable sollicitude pour les aider et les protéger, dans la fidélité, dans la patience et dans l'attente jusqu'à ce que le temps arrive, dans la longanimité avec ceux qui errent, dans la charité qui attend, pardonne et qui suit même celui qui dédaigne le suivi et même celui qui pourrait sembler déjà perdu.*
>
> *Pour le bon éducateur* –écrivait un autre– *il n'y a pas d'élève "difficile".*

Icône représentant le Christ Ressuscité en accueillant sa Mère.

Et après le calvaire, la gloire

Chaque fois que nous récitons *l'Angelus*, nous demandons à Dieu dans la prière que, *conduits par la passion et la croix du Christ, nous atteignions la gloire de sa résurrection*. C'est une demande profondément pascale qui harmonise de façon admirable le dramatisme de la vie; c'est une demande dans laquelle se conjuguent à la perfection *la douleur et l'amour* qui se donnent la main dans le mystère de la Rédemption. Mais c'est aussi une demande qui a été médiatisée par l'une des manipulations les plus pernicieuses –et malheureusement, pas rare– qui est faite de la *Bonne Nouvelle* quand on veut réduire *la gloire de la résurrection* pour *l'au-delà* et se convertir, en conséquence, *le ici-bas* dans une triste et attristante *vallée de larmes*, un *calvaire* continu. Et rien n'est plus étranger à l'Evangile dont le message vise à sauver l'homme, *déjà au ici-bas*, de l'absurde et de l'ennui de vivre et qui le conduit à découvrir, *dans l'amour*, le secret même du *bonheur vital*. Les *béatitudes –arc-en-ciel de l'amour*, telles qu'elles ont été définies au début de cette brochure– sont en même temps un *code fini du bonheur*, dans lequel sont proposées à l'homme concret *huit formes ou voies* pour trouver un sens plein et joyeux à sa propre existence humaine.

Précisément, une des constantes de la réflexion que nous avons menée ici autour de la figure de la *Mère de la Douleur* a été de souligner la dimension de temporalité qui comporte, par sa nature même, la gloire de la résurrection. Marie, à travers ses sept douleurs, nous a transmis un *message de vie* pour *l'ici et maintenant* de notre propre histoire personnelle; pour un ici et maintenant qui, par ailleurs, est appelé à se perpétuer et à se réaliser dans *l'au-delà*. Dans chacune de ses douleurs, Marie a mis en lumière les nuances indispensables d'un amour qui, pour être vraiment, pour être le véritable générateur et secret du bonheur, a besoin d'être : *propre et libre*, jusqu'au point d'aimer l'autre "tel qu'il est"; *fort et décidé*, pour affronter les difficultés; *sensible et disponible*, pour percevoir les demandes d'aide des autres et sortir à leur recherche; *décomposé et simple*, pour s'oublier et faire la rencontre de celui qui en a besoin; *fidèle et proche* toujours, mais surtout dans les moments les plus difficiles *; tendre et affectueux*, avec une telle tendresse et une telle affection qu'ils sont exprimés et rendus crédibles, même dans les plus petits gestes et détails, et tellement *convaincu* de la bonté naturelle de l'homme et *confiant* en elle, que peu importe l'obscurité de l'horizon, il ne cesse de rêver et de lutter pour un monde meilleur et plus humain.

Cependant, et déjà au moment de dire "adieu" à cette Vierge que nous avons accompagnée dans ces sept passages douloureux qui ont jalonné sa vie et qui enrichissent d'une précieuse palette de tonalités son témoignage maternel d'amour, il peut être intéressant de faire une dernière réflexion sur le sens pascal de la douleur à la lumière de cette icône qui illustre et introduit ce départ.

C'est un fait qui ne cesse d'attirer l'attention de celui qui connaît la Bible, que les Evangiles ne racontent aucune apparition du Ressuscité à sa Mère.

L'absence de récit ne signifie cependant pas qu'une telle apparition n'ait pas eu lieu. En effet, la pieuse et séculière tradition –toujours née du plus profond du sentiment humain– exprima, de diverses manières, sa conviction que c'était sa Mère, la grande privilégiée des apparitions du Ressuscité. Une partie de cela, par exemple, a été voulu transmettre à travers l'importance capitale qui a été accordée à la *Rencontre glorieuse* dans les classiques et populaires représentations de la Semaine Sainte en Espagne. Et dans cette même ligne, je pense que se trouve *l'icône* qui centre à présent notre réflexion. Dans l'icône, le Christ –qui, tout en conservant les plaies de sa passion,

apparaît déjà entouré de sa gloire– accueille avec toute tendresse sa Mère qui, avec une expression sereine, se laisse bercer par Lui.

De ce point de vue, cette icône devient comme la contre-réplique ou le complément de cette *Pietà* à laquelle nous avons fait référence dans la sixième douleur. Si, dans le groupe sculptural de Michel-Ange, c'était Marie qui accueillait sur ses genoux le Fils mort, dans cette icône, c'est le Fils, déjà ressuscité et plein de vie, qui accueille sa Mère. *Amour, avec amour, on paie*, dit le proverbe. Et Marie qui, par son affection et sa force, avait été le témoin le plus fidèle dans les moments de douleur, devait ensuite être aussi un singulier et privilégié témoin de la résurrection.

Le Christ ressuscité en embrassant et en réconfortant Marie constitue, sans aucun doute, une bonne synthèse de tout ce que nous sommes venus méditer ici. Encore une fois, il nous est apparu que la vie, lorsqu'elle est assumée dans son intégralité, conduit immanquablement à la *Pâque de l'amour*.

Indice général

Préface..... 4

Un peu d'histoire..... 5

Les Douleurs de Marie, sept leçons d'amour..... 8

1er douleur : La prophétie de l'ancien Siméon
• ***Aimer l'autre comme il est***..... 10

2ème douleur : La fuite en Egypte
• ***Affronter courageusement les difficultés*** 12

3ème douleur : La perte de l'enfant Jésus
• ***Rechercher avec passion l'égaré*** 14

4ème douleur : Marie rencontre Jésus chargé de la croix
• ***Faire la rencontre avec celui qui souffre*****.....** 16

5ème douleur : Marie au pied de la croix
• ***Rester debout à côté du délaissé*****.....** 18

6ème douleur : Marie reçoit dans ses bras le corps défunt de son Fils
• ***Accueillir avec tendresse celui qui vient***..... 20

7ème douleur : Sépulture de Jésus et solitude de Marie, notre Mère
• ***Espérer contre toute espérance*****.....** 22

Et après le calvaire, la gloire..... 25